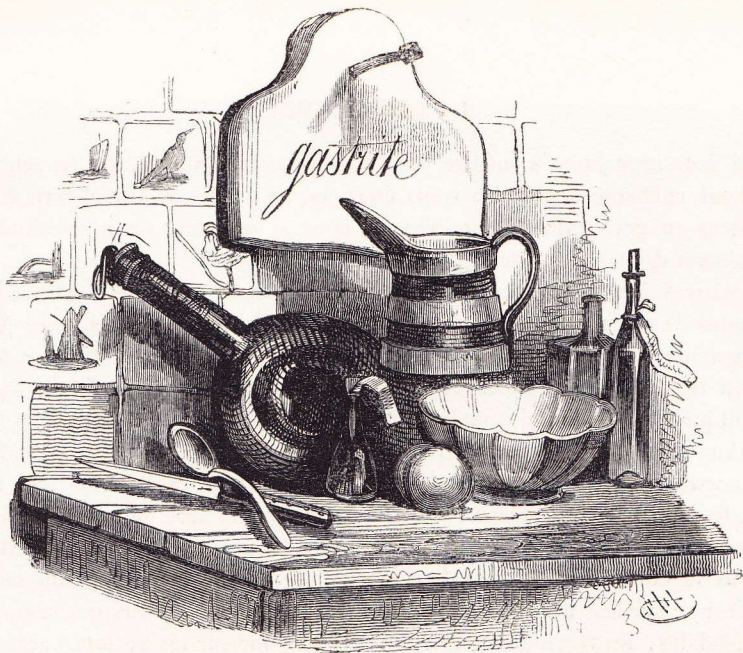




TYPES RELIGIEUX.

LA SŒUR - NOIRE.

« L'homme, né de la femme, vit très-peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères; il naît comme une fleur, qui n'est pas plutôt éclos qu'elle est foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre, et il ne demeure jamais dans un même état. »
Job.



LE scepticisme étant une affaire de mode, nos pyrrhoniens en gants jaunes doutent des choses les plus respectables et les plus saintes. Parlez-leur probité, vertu : ces Don Juan, encore imberbes pour la plupart, haussent les épaules de pitié. Je vous le dis, en vérité, Cincinnatus vivrait de nos jours qu'ils tourneraient en dérision son immortel désintéressement; Lucrèce se poignarderait à leurs yeux qu'ils vous affirmeraient, en chantonnant un air d'opéra, que c'est là une comédie qu'elle joue. Les malheureux ! ils n'ont rien épargné, ni l'honneur des familles, ni la morale sévère de l'honnête homme, ni la sainteté de l'habit monastique. Ils ont



poussé leur rage jusqu'à médire de ces pauvres religieuses, qui se sont volontairement enchaînées, par des vœux éternels, les unes, au lit funèbre du riche, les autres au grabat du pauvre. Voyons donc si ces anges de mansuétude et de charité sont dignes de mépris.

La Sœur-Noire, de même que la Béguine, est une des personnifications les plus originales de nos mœurs religieuses. Pour trouver l'origine de la Sœur-Noire, il faut remonter jusqu'au quatorzième siècle : en effet, c'est en 1350, sous le règne de Jean III, que les Sœurs-Noires furent reçues dans la capitale du duché de Brabant pour l'assistance des malades; en 1458, le pape Pie II leur donna la règle de S^t Augustin. Mais ces doctes recherches ne sont-elles pas superflues? Disons simplement (et que ce soit un crève-cœur pour nos petits voltairiens) que les gens sages, tenant à conserver dans toute sa pureté le simulacre de notre physionomie flamande autrefois si pittoresque, ont respecté jusqu'ici ces saintes filles qui faisaient la consolation de nos bons aïeux. Le gouvernement à bon marché a été intronisé sur les ruines de l'absolutisme, les haut-fourneaux ont remplacé les tours féodales, les fabriques empiètent chaque jour sur les antiques abbayes, et au milieu de toutes ces grandes transformations, on craint de toucher... à quoi?

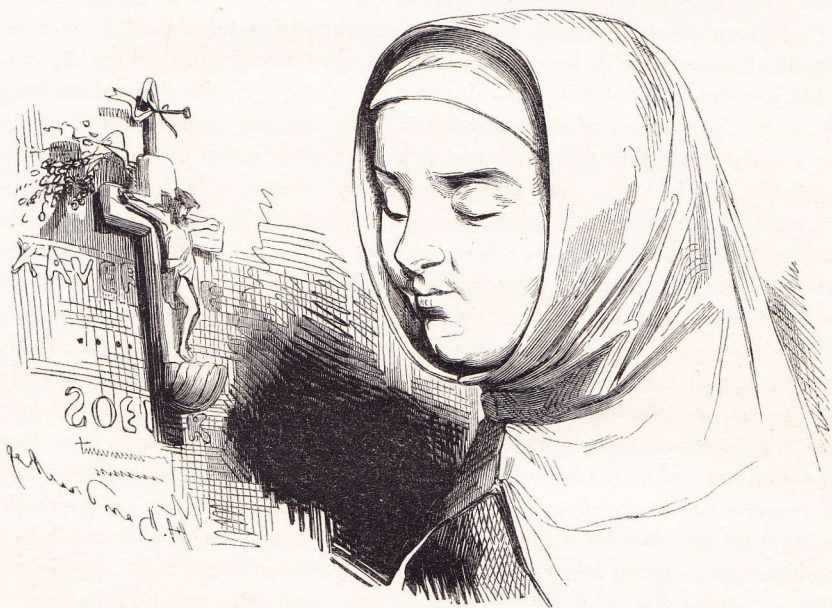
— A la Sœur-Noire. Du reste, qui pourrait ne pas aimer, révéler, préconiser, cette bonne et digne femme? Ce n'est pas une mercenaire (1) comme la garde-malade des Français ou la *monthly nurse* des Anglais; c'est une amie dont toute la vie consiste, pour employer les expressions d'un écrivain célèbre, à distiller le miel et le baume sur nos souffrances. A vous, mesdames, les bals, les assemblées, les spectacles; à elle, pauvre ange, les infirmes et les valétudinaires; à vous, l'amour; à elle, la charité. Quand on approche de la froide vieillesse, il n'y a point grand mérite, d'accord, à *renoncer à Satan et à ses pompes*. Mais quand on a tous les dons en partage, quand on est dans la primeur de la vie, quelle vocation irrésistible, quelle ardente volonté, quelle force surhumaine ne faut-il pas avoir pour s'isoler ainsi du monde, pour se vouer à la plus pénible de toutes les carrières, pour s'asservir, hélas! à mille soins dégoûtants!

Sœur Marthe est assurément le modèle des gardes-malades. Dans toutes les familles brabançonnnes, à dix lieues à la ronde, on vante son expérience consommée, sa vigilance exemplaire, sa probité à toute épreuve. On s'extasie également sur sa douceur et sur sa franchise. Aussi cette excellente femme compte-t-elle beaucoup d'amis, qui ne sont, après tout, que ses obligés. N'a-t-elle pas soigné les uns avec la tendresse d'une mère? N'a-t-elle pas été pour les autres la perle des gouvernantes? Ce siècle avait deux ans, Bonaparte venait de restaurer le culte, lorsque M^{lle} Joséphine Gros-Jean, dégoûtée de la ferme paternelle et de la vie monotone qu'elle menait au village de T***, entra dans la communauté des Sœurs-Noires : bien des hivers se sont donc accumulés sur sa tête. Cependant on dirait, qu'en

(1) Quand on a besoin d'une Sœur-Noire, on passe, il est vrai, avec la supérieure du couvent une espèce de contrat, par lequel il est stipulé que la Sœur sera hébergée et nourrie dans la maison, qu'elle recevra un *escalin* (65 centimes) par jour, et de plus des *épingles*, *ad libitum*, à la guérison du malade. Mais ces faibles émoluments constituent-ils un salaire? Les journées d'une garde en France sont habituellement payées six francs. A la bonne heure!

récompense de sa chaste jeunesse, une divinité bienfaisante a daigné préserver sœur Marthe des outrages irréparables du temps. La guimpe d'une blancheur éclatante qui surmonte sa robe de serge noire, moule des épaules robustes ; le voile plié dont elle est coiffée, encadre à merveille des joues roses et rebondies ; ses petits yeux gris brillent d'un feu tout juvénile sous des sourcils pâles et veloutés ; sa bouche est embellie par un éternel sourire ; enfin, il faudrait quasi une loupe pour trouver les rides qui sillonnent son front. Au résumé, sa physionomie ouverte et sereine dénote toute la bonhomie de son caractère.

Mais à quoi bon ce portrait ? La plupart de ceux qui me lisent connaissent certainement mon héroïne. Cette bonne créature, qu'ils ont aperçue, dans une allée écartée du Parc, soutenant les pas chancelants d'un vieillard goutteux ou paralytique, c'était sœur Marthe ; cette religieuse, qu'ils ont rencontrée dans un cercle, lisant gravement le *Journal de la Belgique* à quelque vieille douairière, c'était encore sœur Marthe ; cette femme enfin, qui se glissait furtivement dans les affreuses ruelles de la ville haute, pour aller consoler les parias de la civilisation jusque dans leurs tanières, c'était toujours sœur Marthe. Je le proclame hautement, mon héroïne est tout aussi populaire que la plus célèbre de nos actrices ou de nos femmes à la mode.



Bien que sœur Marthe soit entrée fort jeune au couvent de la rue des Brigittines, elle n'a pas, de compte fait, passé douze nuits dans son humble cellule. Tous les mois, toutes les semaines, ou tous les ans, suivant l'état plus ou moins grave des malades qu'on lui confie, elle change de domicile : il y a quinze jours, nous l'avons vue dans un hôtel de la rue royale, aujourd'hui nous la retrouvons dans une arrière-boutique de la rue de Flandre, le mois prochain elle sera installée dans une

maison de campagne des environs. Certes, il n'y a pas à Bruxelles d'existence plus mobile que la sienne. Si sœur Marthe sait mesurer son ton et ses manières sur le rang et la fortune des personnes avec lesquelles elle vit; si elle est respectueuse avec la femme titrée, importante avec le financier, familière avec la bourgeoise, elle n'a point, il faut lui rendre cette justice, de préférence marquée pour aucune de ses pratiques. Lorsqu'il s'agit de remplir les devoirs de sa profession, les rangs s'effacent, les distinctions de castes disparaissent, sœur Marthe est imbue des principes les plus démocratiques. Tous les malades sont égaux devant Dieu! dit-elle. Ainsi vous la voyez tout aussi dévouée à la bourgeoise, de qui elle n'a rien à espérer, qu'à la grande dame, de qui elle attend soit un bénitier en argent, soit un missel enluminé ou quelque autre cadeau de ce genre. On célèbre dans la rude carrière de notre héroïne deux époques solennelles, où elle donna surtout des preuves admirables de son fervent amour de l'égalité : en septembre 1830, lorsque nos intrépides volontaires, plébéiens pour la plupart, tombaient en foule sous la mitraille hollandaise, sœur Marthe quitta volontairement l'hôtel où elle vivait alors, pour aller soigner les blessés et les mourants; plus tard, lorsque le choléra, bondissant de Paris à Bruxelles, moissonnait avec une fureur implacable nos malheureux artisans, sœur Marthe délaissa encore une de ses meilleures pratiques pour aller s'enfermer au Muséum d'Industrie avec les victimes du fléau.

Dans l'exercice de ses fonctions, sœur Marthe montre un zèle ardent. Examinons-la dans la chambre d'un de ses malades : assise constamment au pied du lit, elle ne quitte jamais le patient des yeux, alors même qu'elle épèle dévotement ses heures, ou qu'elle s'applique à quelque ouvrage à l'aiguille. S'il s'agit, elle s'inquiète; s'il a soif, elle est là pour lui tendre la potion prescrite par le docteur; s'il s'assoupit, elle le veille avec une maternelle vigilance; si la douleur lui arrache des cris, elle trouve toujours de douces paroles qui l'apaisent et le consolent. Excellente créature! ses nuits même, elle les sacrifie au malade : couchée toute habillée, sur un matelas, dans un coin de la chambre, au moindre signe, au moindre bruit, elle est debout. Ce dévouement continuel ne laisse pas que de produire son effet : les gens de la maison, maîtres aussi bien que valets, tiennent sœur Marthe en haute vénération. Non seulement on l'invite aux repas de la famille, mais encore on lui réserve à table la place d'honneur. Comme on n'ignore pas que la religieuse a *beaucoup vu*, on s'efforce à la faire parler : mais sœur Marthe n'est point bavarde, c'est là une de ses moindres qualités. A toutes les sollicitations, elle oppose un mutisme complet : vous aurez beau faire, vous ne parviendrez jamais à lui arracher les secrets des nombreuses familles qui l'ont honorée de leur confiance. Si pourtant elle voulait parler, que d'aventures étranges, que de scènes bizarres, dont elle a été le témoin! Si elle voulait... ma foi, l'auteur des *Mémoires du diable* pourrait ajouter plusieurs volumes à ce délicieux ouvrage. Au surplus, les ennemis du scandale sauront gré à sœur Marthe de cette conduite prudente et circonspecte. Quant au médecin, il a pour la nonnette la plus haute estime : lorsqu'il entre doctoralement dans la chambre du malade, son premier salut est toujours pour la garde. — Eh bien, ma sœur, s'écrie-t-il, il y a du mieux, n'est ce pas? — Oui, docteur, votre ordonnance d'hier a opéré des miracles. — Le médecin sourit, se consulte, s'entretient successivement avec le patient et



H. H. EMERICK.

avec la religieuse, puis enfin confiée à celle-ci les nouvelles ordonnances qu'il vient de prescrire. Il arrive aussi que le docteur, se dépouillant de tout pédantisme, daigne consulter les connaissances médicales de la garde. Sœur Marthe donne souvent d'excellents avis, car vivant continuellement avec des malades, elle en sait plus long sur la thérapeutique que bon nombre de nos Hippocrates à barbe jeune-Belgique.

La plupart des dévotes et des femmes cloîtrées passent leur vie à gémir sur la perversité du siècle : il ne faut qu'un mot, un regard même, pour les effaroucher. Hâtons-nous de le dire, notre héroïne ne ressemble nullement à ces dragons de vertu : sa piété est douce, éclairée, tolérante. Aucuns même vous assureront que sœur Marthe est bonne fille : mais honnis soient qui mal y pensent ! Il fut un temps néanmoins où l'excessive indulgence de la religieuse fut mise à une singulière épreuve. Un ex-colonel de l'armée de Vanderersch, riche célibataire, que nous nommerons M. Blommaert, venait d'être affligé d'une pleurésie chronique. Sœur Marthe fut installée dans la maison par les héritiers du bonhomme, malgré ses violentes réclamations. Il faut vous dire que ce M. Blommaert était non-seulement un voltairien enragé, mais encore un vieillard passablement jovial. Il aimait à chanter de gais refrains, à batifoler avec les chambrrières, à raconter de licencieuses histoires de garnison. Or, le moyen de continuer ces agréables passe-temps sous les yeux d'une austère religieuse ? Le digne colonel, ne sachant plus comment charmer ses loisirs, se donnait à tous les diables. Après avoir refréné son humeur rabelaisienne pendant quelque temps, il se lassa enfin de cette contrainte. Un beau jour, le voilà en verve. Il saisit le moment où sœur Marthe lisait ses *offices*, pour chanter d'une voix chevrotante :

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit...

Grand fut d'abord l'étonnement de la bonne femme. Elle crut que M. Blommaert devenait fou. Le lendemain, nouvelle escapade. Le malicieux vieillard (*horresco referens*) ordonna à un de ses neveux de prendre dans la bibliothèque les Contes de La Fontaine.

— Allons, jeune homme, dit-il, vous êtes d'âge à nous lire *Comment l'esprit vient aux filles*, les *Lunettes* et même l'*Abbesse malade*. Tout cela doit nous désopiler la rate.

— Mais..., fit le neveu, en montrant la religieuse.

— Lisez, vous dis-je. Par la sambleu ! je n'aime pas les raisonneurs.

Le neveu, qui avait intérêt à ménager son oncle et qui ne voulait pas non plus scandaliser la religieuse, prit un biais pour sortir de ce mauvais pas. Il alla chercher les chansons du poète populaire et s'arrêta aux deux *Sœurs de Charité*.

— Vous avez toujours aimé ces couplets, dit-il au colonel.

— Au fait, vous avez raison ; écoutez donc, ma sœur : ceci vous concerne.

Vierge défunte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra.

Toutes deux , dignes de louanges,
 Arrivaient , après d'heureux jours ,
 L'une sur les ailes des anges ,
 L'autre dans les bras des amours.

— Je voudrais bien savoir , s'écria sœur Marthe émerveillée , si saint Pierre fit le même accueil aux deux suppliantes.

— Un peu de patience , répondit le colonel.

Dans les palais et sous le chaume
 Moi , dit la sœur , j'ai de mes mains
 Distillé le miel et le baume
 Sur les souffrances des humains.
 Moi , qui subjuguais la puissance ,
 Dit l'actrice , j'ai bien des fois ,
 Fait savourer à l'indigence
 La coupe où s'enivraient les rois.

— Voici , interrompit le lecteur , ce que répondit saint Pierre :

Entrez , entrez , ô tendres femmes !
 Répond le portier des élus ;
 La charité remplit vos âmes ,
 Mon Dieu n'exige rien de plus.
 On est admis dans son empire ,
 Pourvu qu'on ait séché des pleurs
 Sous la couronne du martyre ,
 Ou sous des couronnes de fleurs.

— Eh bien ! que vous en semble , ma sœur ? demanda M. Blommaert , avec un satanique sourire.

— Je dis que saint Pierre avait raison de parler ainsi , répondit sœur Marthe en essayant une larme.

— Comment ! s'écria le vieux colonel au comble de la surprise , comment ! vous approuvez Béranger ? Vous n'êtes donc pas une bégueule , vous !

— Qu'est-ce que c'est qu'une bégueule ? demanda naïvement la religieuse.

— A la bonne heure ! que ne le disiez-vous donc ! Je vous avais mal jugée , ma sœur. Mais , tope , dès ce jour nous sommes les meilleurs amis.

En effet , dès ce jour , sœur Marthe vécut en fort bonne intelligence avec cet original. Mais si elle s'abstint de combattre les doctrines parfois étranges de M. Blommaert , ce n'était qu'innocente supercherie de sa part. Elle voulait convertir le vieux pécheur ; or , il n'y avait qu'un moyen d'opérer ce miracle , c'était de montrer une tolérance exagérée. Que vous dirai-je ? le digne colonel mourut avec tous les signes d'un éclatant repentir.

Les plaisirs , dont jouit sœur Marthe , pour ne pas être bruyants , n'en sont que d'autant plus vifs. Une première messe à Saint-Nicolas lui procure des joies sésaphiques , inconnues à nos Sybarites ; un pompeux salut de Sainte-Gudule lui tient lieu des plus magnifiques représentations théâtrales ; une collation avec le vieux curé de la paroisse vaut pour elle les plus splendides festins de Dubos ; enfin , vous lui donneriez à choisir entre une villégiature à Spa et un pèlerinage à la madone de Hal , qu'elle préférerait le pèlerinage. Le ciel a voulu récompenser

tant de modestie et de dévouement : sœur Marthe est aujourd'hui à l'apogée de sa gloire. Elle vient d'entrer, plutôt comme dame de compagnie que comme garde, au service de M^{me} la duchesse de C^{***}. Qu'on dise encore que la vertu est toujours dupe dans ce monde !

Prenons maintenant notre courage à deux mains : nous allons pénétrer dans ce vaste réceptacle de misères humaines qu'on appelle un hôpital. C'est là le théâtre où la rivale de la Sœur-Noire exerce continuellement sa sublime hospitalité ; c'est là que cette sainte femme règne sans partage sur l'artisan malade , sur le mendiant infirme, sur l'aliéné , sur le malheureux poète qui n'a pu trouver place au banquet de la vie , sur le soldat mutilé , enfin sur tous les parias souffreteux de la classe ouvrière.

Il est à peine cinq heures du matin ; les rues sont encore désertes, les maisons fermées. Entrons cependant : les sons retentissants de la cloche annoncent une fête solennelle. Après avoir traversé plusieurs sombres couloirs , nous voici dans la grande salle. A la lueur blafarde de quelques lampes appendues aux colonnes, nous distinguons un spectacle étrange : là, devant nous, le prêtre à l'autel recommande à l'Être Suprême tous ces agonisants qui râlent à ses pieds ; les malades, soutenus par les religieuses, sont agenouillés sur leurs lits et mêlent leurs prières à celles de leurs bienfaitrices. Un silence majestueux règne sur cette scène vraiment imposante. Cependant le prêtre quitte l'autel, et les sœurs commencent leur rude journée. Les unes s'installent à la pharmacie, les autres visitent les lits numérotés et reçoivent les instructions des médecins ; les plus jeunes apportent les médicaments, les plus expérimentées vont recevoir les nouveaux pensionnaires ; celles-ci s'empressent d'aller chercher le viatique pour un moribond, celles-là transportent les morts dans la salle d'attente. Toutes s'acquittent de leur tâche avec une patience angélique, une simplicité touchante, un pieux recueillement. La vie de ces bonnes religieuses est un sacrifice perpétuel : elles immolent à leurs malades, jeunesse, beauté, plaisirs, bien-être. Jamais leur zèle ne se fatigue, jamais le découragement ne vient les surprendre au milieu de leur sainte mission. Si parfois quittant les salles infectes de l'hôpital, elles vont respirer l'air pur du jardin, ce n'est que pour s'humilier et puiser de nouvelles forces devant les images adorées de la Mère du Sauveur !

En vérité, je ne connais pas de plus admirable institution que celle des Sœurs de la Charité. Dans quelque pays que vous voyagiez, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la Vistule, vous rencontrerez ces femmes héroïques, soit comme infirmières dans les hôpitaux, soit comme institutrices dans les salles d'asile, soit comme surveillantes dans les prisons. Sorties du peuple, elles vivent constamment avec le peuple. Le travailleur est ignorant, elles lui apprennent qu'il est un Dieu, protecteur des faibles ; il a faim, elles partagent avec lui les mets de leur table ; il souffre, elles le soignent ; il est coupable, elles tâchent de le ramener à de meilleurs sentiments. Aussi les classes ouvrières, loin d'être ingrates, ont-elles voué un culte fanatique à la Sœur de Charité : l'artisan, quel qu'il soit, donnerait vingt fois sa vie pour sauver celle de sa bienfaitrice, si elle était en péril. C'est en Belgique surtout que l'institution des Sœurs de la Charité a pris une grande extension : sans parler des écoles gardiennes et des hôpitaux qu'elles gouvernent

depuis longtemps, on leur a confié d'autres établissements plus importants encore (1); nous citerons particulièrement la Maison des Folles, à Gand, et le Pénitencier-modèle qui vient d'être créé à Namur. Du reste, ces intrépides propagandistes du plus sublime des préceptes évangéliques se trouvent déjà à l'étroit dans notre vieille Europe. N'y a-t-il pas des pauvres, des affligés, des malades, sous tous les climats? Pourquoi ne pas consoler l'univers entier? Donc, les journaux nous ont appris dernièrement que les Sœurs de Charité avaient débarqué à Constantinople. Bizarrie inconcevable! La Turquie régénérée, en même temps qu'elle intronisait la *machine rouge* sur ses places publiques, voyait les hospitalières s'avancer timidement sur le rivage de Péra. Nul doute que les Turcs, convertis à la politesse française, n'accueillent avec honneur ces anges de dévouement. Ils n'oublieront point, malgré leurs préoccupations constitutionnelles, que la charité a été prêchée par le Coran, et que Mahomet a dit : « Celui qui couvre de son manteau le musulman, son frère, verra aussi, au jour du jugement, sa femme couverte du manteau de la miséricorde céleste. »

Lamartine, après avoir publié *Jocelyn*, nous avait promis, comme complément de ce magnifique poème, une autre épopée sous le titre de la *Sœur de Charité*. Certes, il est à déplorer que le noble auteur des *Méditations* n'ait pu tenir sa promesse. Il nous aurait montré tout ce qu'il y a de grandeur réelle, de foi ardente, de sublime abnégation, de piété sincère, dans la noble mission qu'ont entreprise les hospitalières; il nous aurait prouvé que, lorsqu'il s'agit de soulager les infortunes humaines, il faut avant tout *croire à quelque chose*.

Ah! ne ricaniez pas, messieurs les esprits forts. Votre philanthropie est de fort bon aloi, sans doute; vos utilitaires sont dignes de tout notre respect, d'accord; vos buveurs d'eau, vos négrophiles, vos faiseurs de théories humanitaires, et vos clubistes pour l'extinction du paupérisme sont des hommes-modèles, nous ne le nions point : mais la charité, entendez-vous, la charité, cette vertu chrétienne par excellence, est plus féconde mille fois en bonnes œuvres que toutes vos mirifiques institutions. Quand vous avez organisé des concerts-monstres *au bénéfice des indigents*, quand vous avez dressé nonchalamment de désolantes tables de statistique, et crié par dessus les toits : « Voilà, ô concitoyens, ce que j'ai vu; voici ce qu'il faut faire » ; vous pensez avoir rempli votre mission, et vous vous attendez bellement à recevoir, en récompense de vos services, le prix Monthyon si non la croix Léopold! Pauvres héros, en vérité! Vous aurez beau faire, vous ne serez jamais que de pâles imitateurs, des plagiaires obscurs des Vincent de Paul, des Gérard de Provence, des Triest. Philanthropes brevetés, fourriéristes, affiliés des sociétés humanitaires, vous tous enfin qui vous targuez de dévouement, respect donc aux apôtres et aux martyrs de la charité chrétienne! Gloire éternelle aux chevaliers de Saint-Jean, du Mont-Carmel et du Sépulcre, aux pères de Saint-Lazare et de la Miséricorde, aux Hospitalières et aux Sœurs-Noires!

THÉODORE JUSTE.

(1) Les Sœurs de la Providence, les Sœurs Grises, etc., doivent être considérées comme des Sœurs de Charité. Leur mission est la même.

**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**

